

Voici ce que dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans ***La Belgique pendant la guerre*** (*journal d'un diplomate américain*) en date du

**20 août 1914**

Que d'événements déjà aujourd'hui, et nous ne sommes pas encore au bout ! Hier soir, la rue était agitée. Dans la foule il y avait de nombreux soldats à l'air découragé. Au Palace Hôtel, j'ai retrouvé la réunion habituelle des diplomates et quelques autres personnes que je connaissais. On disait que l'armée belge, défaite aux environs de Louvain, battait en retraite. Pour en savoir plus long, j'ai été vers la Porte de Namur, dans le haut de la ville. En remontant la côte, j'ai été arrêté par une demi-douzaine de groupes de gardes civiques et de soldats fort agités et nerveux qui me demandaient de les emmener à Gand, et ne voulaient pas comprendre que ma voiture n'était pas sujette à réquisition. Je sus par eux que toute la ligne avait fléchi et qu'ils avaient reçu l'ordre d'atteindre Gand par tout moyen. Or il n'y a plus de trains. Le dernier groupe m'a dit que l'avant-garde allemande devait être à vingt kilomètres et entrerait dans Bruxelles demain matin.

A la Porte de Namur, j'apprends que, la garde civique de Bruxelles est licenciée et que tous les plans de défense de la ville sont abandonnés.

C'est le parti le plus sage, car on ne peut songer à opposer une résistance efficace avec le contingent réduit dont on dispose. Le gouverneur mettait son point d'honneur à résister, mais il n'aurait réussi qu'à faire tuer d'innocents civils et à retarder les Allemands d'une heure ou deux. Les gardes civiques n'en sont pas moins furieux de ne pas se battre. Ils ont fait une démonstration, mais l'avis des gens calmes a prévalu et chacun a fini par rentrer chez soi.

Ce matin, j'étais dehors dès sept heures, en quête de nouvelles. J'appris ainsi que les Allemands avançaient toujours et que leurs avant-gardes n'étaient plus qu'à sept kilomètres. On s'attendait à les voir déboucher vers onze heures. Les gardes civiques ont disparu de la rue et il y a peu de sergents de ville. Les magasins sont fermés, les volets clos à toutes les maisons, et partout des colleurs d'affiches placardent la proclamation du bourgmestre qui enjoint aux habitants d'éviter tout acte d'hostilité. Cette ville abandonnée présente un aspect lugubre. Sur les boulevards passent de longues files de charrettes de paysans. Ce sont de grandes voitures, hautes sur roues, attelées d'un lourd cheval de trait. Chacune emporte la pile des effets qui ont pu être sauvés dans la fuite et, sur le sommet, sont assis les enfants et les femmes ; celles-ci portent toutes leur parapluie et sont coiffées de leur bonnet noir, brillant et couvert d'ornements. Ceux qui n'ont pas

trouvé place sur les véhicules marchent à côté et portent ce que les voitures n'ont pas pu contenir. Triste spectacle ! Beaucoup pleurent. Tous sont consternés. En est-il un seul qui ait assez d'argent sur lui pour vivre une semaine ? Car ceux qui ont de l'argent en banque n'ont pas pu le retirer. Ces pauvres gens ne peuvent s'attendre à rien de bon ; si même la campagne est courte, ils ne rentreront pas à temps chez eux pour la moisson et leurs maisons ne seront plus que ruines. Ces hommes sont plus à plaindre que les combattants, qui ont du moins la chance de défendre leur existence.

J'ai appris à la légation que les communications télégraphiques et téléphoniques avaient été coupées, et comme, d'autre part, les trains ne circulent plus, nous sommes isolés du reste du monde. Je ne pensais pas que cela viendrait si vite.

Ce matin, avant de partir pour mes nombreuses courses, je mis un écriteau à la porte de M. de Leval et à la mienne pour faire savoir que ces domiciles sont inviolables. Nous devons prévoir maintenant l'éventualité où on logerait la troupe chez l'habitant.

J'apprends que le ministre d'Espagne (**Note** : Villalobar) a reçu des nouvelles et j'y cours. En effet, le bourgmestre l'a mis au courant de la façon dont les Allemands se proposent de faire leur entrée. Le général von Jarotzky est déjà sur le boulevard militaire, c'est-à-dire aux portes de la

ville, et il fera son entrée à une heure, en passant par la chaussée de Louvain et par les boulevards jusqu'à l'autre extrémité de la ville, où ses hommes cantonneront. Les gares et la Grand'Place seront occupées militairement ; le quartier général sera établi à l'hôtel de ville. Les autorités communales resteront en fonctions. Le général administrera la ville par leur intermédiaire. Tous les détails étaient prévus, jusqu'aux mesures de police à prendre le long de la ligne de marche des Allemands.

Les emprisonnés de la légation d'Allemagne avaient appris qu'il devait y avoir du nouveau par la suppression de leur garde, et ils s'aventurèrent au grand jour. Ils furent vite au courant de ce qui s'était passé et vinrent nous remercier de nous être occupés d'eux.

J'allais me mettre en route pour assister à l'entrée triomphale des Allemands, lorsque arrive le ministre d'Espagne. Il a fait mettre un drapeau à son automobile et nous invite à y monter avec lui. Les deux autos, avec le personnel des deux légations, descendent le boulevard jusqu'à la légation d'Italie, où nous comptons sur une invitation du ministre pour voir le défilé de ses fenêtres. Il n'y manqua pas d'ailleurs. Mais cela ne s'arrangeait pas très bien pour M. de Leval et pour moi, et nous partons de notre côté. Les premiers Allemands sont apparus au moment où nous passions le porche, et la première remarque fut qu'ils ne suivaient pas l'itinéraire tout d'abord

indiqué. Ils descendaient au contraire vers le bas de la ville. C'était donc les troupes qui devaient occuper la Grand'Place et monter la garde au quartier général de l'Etat-major à l'hôtel de ville. Nous coupons au court par des rues latérales pour arriver en même temps qu'eux à hauteur de Sainte-Gudule. Les habitants formaient une double haie silencieuse et consternée. Il eût mieux valu que les rues fussent désertes, mais ils eurent tous une tenue parfaite.

Le défilé dans Bruxelles avait certainement pour objet d'impressionner la population par le nombre des hommes et par leur discipline. J'avoue que le spectacle fut admirable, et je ne l'oublierai de ma vie. Ils descendaient comme un flot régulier, sans arrêts ni à-coups. Les hommes marchaient sans prononcer une parole, et les officiers commandaient par coups de sifflets ou par gestes. Le silence était impressionnant.

Ce devaient être des troupes fraîches, et je ne serais même pas étonné qu'elles n'aient jamais combattu. Si cependant elles avaient subi des pertes, les vides auraient été comblés avec une étonnante précision. Les hommes ne laissaient paraître aucun signe de fatigue ; ils étaient rasés de frais, soigneusement brossés et d'une correction parfaite. Ils prenaient l'air crâne pour sembler être chez eux et les maîtres de la place ; les officiers toisaient la foule avec une suprême arrogance, et leurs hommes tâchaient de les

imiter.

En tête marchaient des lanciers, deux escadrons, si je ne me trompe. Puis venaient de l'artillerie, assez nombreuse, des mitrailleuses et des canons de campagne. Ensuite de la cavalerie encore, et tout un régiment d'infanterie. Le dernier contingent de cavalerie passa en chantant. C'était décidément une marche triomphale. Ces hommes regardaient la foule d'un air qui disait : « *Comprenez-vous maintenant à qui votre petite armée a essayé de résister ?* »

Cela me parut bien brutal, cette entrée, avec des chants de triomphe, dans une ville sans défense. Je l'eusse comprise s'il y avait eu de la résistance et que les défenseurs battus eussent été refoulés jusque dans leur capitale. Mais était-il nécessaire d'humilier encore ce peuple dont ils avaient déjà piétiné le territoire et massacré la moitié de l'armée ? M. de Leval ne put en voir davantage et je retournai avec lui à la légation.

Mais comme je voulais tout voir, s'il était possible, je repartis avec Blount dans son auto. Nous descendons jusqu'à la Grand'Place. Là, se trouvaient deux compagnies au repos. Les hommes avaient formé les faisceaux au centre de la place, les canons étaient parqués à une des extrémités, et quelques escouades marchaient leur pas de l'oie en cercle, à la joie narquoise des « *bons Bruxellois* », refoulés dans, les rues latérales.

Nous allons ensuite au Luna Park, un lieu de

divertissements situé à l'extrémité de la ville. Le flot continuait à descendre, régulier comme au début. Nous vîmes passer de l'artillerie, de la cavalerie, de l'infanterie, des hussards, des lanciers, des cyclistes, des voitures d'ambulance, des voitures de l'intendance et Dieu sait quoi.

Jamais je n'ai vu un tel agencement de matériel de guerre ; on ne peut s'empêcher de l'admirer. Quel que doive être le résultat final, ce que nous voyons aujourd'hui de leur état de préparation est difficile à égaler. Chaque détail est étudié et chaque cas prévu. Comme les chevaux étaient ferrés pour une marche en campagne, il y eut de nombreuses glissades sur les pavés lisses. Mais à l'instant où un cheval s'abattait, un homme était là pour lui glisser un morceau de grosse toile sous la tête et un autre sous les membres de devant, de façon que la bête pût trouver un point d'appui pour se relever ; et d'ailleurs tant de mains venaient à son aide, si vite et si adroitement, que la marche de la colonne ne s'en trouvait pas ralentie.

Les sacs des hommes étaient merveilleusement paquetés et contenaient quantité d'objets que je n'avais jamais vus. J'en demandai l'explication à Davis, qui a suivi toutes les campagnes depuis vingt ans et se pique de connaître le dernier mot de tous les armements. Mais Davis était perdu d'admiration devant celui-ci ; et pour les explications, il reconnut franchement

qu'il n'en savait pas plus que moi.

Les officiers portent souvent sur la poitrine une lanterne électrique dont les piles entrent dans la sacoche. Ces lanternes servent la nuit à lire la carte et les poteaux indicateurs.

Chaque unité marche suivie de son train de bagages et de ses cuisines roulantes. Les feux sont allumés ; les cheminées fument ; les quatre chevaux de l'attelage sont en brillante condition.

La colonne marchait sur la droite du boulevard, laissant le côté gauche libre à la circulation rapide et croisée des officiers à cheval, des estafettes, des motocyclettes et des automobiles d'état-major.

De temps à autre passaient de grands camions automobiles aménagés comme des échoppes de cordonniers. Chaque camion était monté d'une douzaine d'ouvriers qui raccommodaient les chaussures des soldats tout en suivant la colonne. Pendant le temps de la réparation, les soldats montaient à bord de la voiture, assez large pour les contenir et les emmener avec tout leur fourbi.

Pour observer le flot plus près de source, nous nous fîmes mener hors de la ville. Le flot se déversait toujours, compagnie par compagnie, régiment par régiment, sans qu'on en pût voir la fin. Vers sept heures, nous décidons de laisser le reste faire son entrée sans nous. Vers ce moment-là, un monoplane allemand survola la ville. Il décrivit un cercle autour de l'hôtel de ville et laissa tomber

quelque chose qui fit une flamme et des étincelles. Tous ceux qui étaient près de là poussèrent un cri et coururent se mettre à l'abri. Ils croyaient à une bombe dans le genre de celles qui avaient été jetées sur Namur. Cette chose tomba tout contre la flèche de l'hôtel de ville en faisant des éclaboussures lumineuses, puis elle éclata en une douzaine de chandelles romaines. C'était sans doute quelque signal pour informer les troupes du dehors que l'occupation s'effectuait normalement. Nous sûmes plus tard que le ministre (**Note** : Brand WHITLOCK) et Villalobar descendaient en ville à ce moment-là et que la machine infernale paraissait être juste au-dessus de leur tête, ce qui leur avait valu un moment de sérieuse émotion. Les deux ministres se rendaient chez le bourgmestre et chez le général allemand. Celui-ci venait de prendre possession de l'hôtel de ville et se préparait à l'administrer par l'intermédiaire du bourgmestre. M. Max se sentait profondément malheureux à la pensée d'avoir à livrer sa Grand'Place à un conquérant, mais il eut le bon sens de comprendre qu'il servait mieux son pays en restant à son poste pour maintenir l'ordre, qu'en se retirant sur un beau geste.

Le premier acte du général à son arrivée fut de prendre un bain et de se raser. Il s'en excusa d'ailleurs, puis il se mit à discuter les affaires.

*« Je n'ai pas l'intention – dit-il – d'occuper la ville en permanence ni de loger la troupe chez*

*l'habitant, ni d'ailleurs d'ennuyer personne.* » Sa mission était de maintenir la route ouverte aux troupes qui descendraient vers la frontière française. Tant qu'elles passeront – et ce sera durant plusieurs jours –, c'est lui qui aura la haute main sur la ville. Cela nous laisse prévoir l'arrivée d'une armée considérable, dont peut-être nous verrons revenir quelques détachements après l'engagement inévitable à la frontière française.

Bruxelles n'a pas été occupé par une armée étrangère depuis l'époque de Napoléon 1<sup>er</sup>, et elle n'était pas alors la capitale d'un État indépendant. Il y a quarante-quatre ans qu'une capitale européenne n'a vu des troupes ennemies défiler en triomphe dans ses rues. Aussi, l'humiliation est-elle profonde. Les Belges ont un patriotisme communal ardent, et plus que tout autre peuple au monde ils sont fiers des gloires de leur ville. Lorsque le bourgmestre, venu à la rencontre du général von Jarotzky, se trouva en face de lui, il refusa de lui prendre la main. Il expliqua poliment qu'il n'y mettait pas l'intention d'une offense personnelle, mais que les circonstances lui rendaient trop pénible une marque d'amitié, fût-elle même de pure forme. Le vieux général, très calme et qui doit être humain, répondit qu'il comprenait parfaitement, et qu'en des circonstances analogues il eût agi de même. Maintenant les deux hommes sont attelés au même travail, mais je ne crois pas qu'ils échangent

leurs photographies après la guerre.

Le ministre s'était mis d'accord avec le général von Jarotzky pour l'envoi immédiat de nos câblogrammes à Washington. Nous les avons rédigés, puis Gustave avait été les porter au bureau du télégraphe après le dîner. Mais il revint dire que le bureau était fermé et qu'il n'y avait personne à l'intérieur. C'est sans doute parce que les ordres de réouverture n'auront pas été envoyés à temps ; nous retournerons donc demain à la première heure. J'espère que les journalistes, du moins, auront pu transmettre leur correspondance par quelque autre voie. Ils sont venus après le dîner demander au ministre d'apposer son visa sur leurs textes. C'était le général qui l'exigeait, et il avait eu soin d'ajouter, au cours d'une interview sur les prétendues atrocités allemandes (**Note** : voyez ne fût-ce que le témoignage de PAYRO relatif à Dinant), qu'il n'autoriserait l'envoi que des articles convenablement rédigés.

### Notes de Bernard GOORDEN.

Vous trouverez la version originelle anglophone, pour cette date du 20 août 1914, extraite de ***A journal from our Legation in Belgium*** (1917), notamment au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140820%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de *Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative*, en l'occurrence *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Recoupez ces informations par celles d'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : *Adolphe MAX*. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in ***La Nación*** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Découvrez aussi l'article de synthèse de Roberto J. **Payró**, en l'occurrence la version française de « *La Guerra vista desde Bruselas* ;

*diario de un testigo ; **neutralidad de Bélgica** (20-25) » ; in **La Nación** ; 07-12/12/1914 :*

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Ainsi que ce qu'en dit Roberto J. **Payró**, notamment dans « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado* » in **La Nación** :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20DINANT%20FR%20DOS%20REPRESENTANTES%20ARGENTINOS%20MUERTOS%20EN%20LA%20GUERRA.pdf>